Persée
http://www.persee.fr

L'affaire Kenneth Arnold

Pierre Lagrange

Communications, Année 1990, Volume 52, Numéro 1
p. 283 - 309

Voir l'article en ligne

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.
Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir http://www.sup.adc.education.fr/bib/). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

Pierre Lagrange

L'affaire Kenneth Arnold

Note sur l'art de construire et de déconstruire quelques soucoupes volantes *

Introduction.

C'est par une dépêche de l'Associated Press que l'affaire des soucoupes volantes commence le mercredi 25 juin 1947 à l'heure du déjeuner. Nous sommes à Pendleton, une petite ville du nord-est de l'Oregon. Nolan Skiff et William Bequette, deux journalistes du quotidien local, l'*East Oregonian*, viennent de s'entretenir avec un jeune pilote, un certain Kenneth Arnold, au sujet d'engins étranges que ce dernier a observés la veille au-dessus du mont Rainier, dans l'État de Washington. Dans le but d'aider le pilote à identifier ces engins, les deux journalistes rédigent, l'un, un court article qui paraît dans l'*East Oregonian*, l'autre, une dépêche de presse, que son auteur, Bequette, envoie, par le biais de la « ligne C », au bureau de l'AP de Portland [1]. Voici le texte de la dépêche qui en résultera [2], lourde de conséquences :

> PENDLETON, Ore., 25 juin (AP) – Kenneth Arnold, un pilote de Boise dans l'Idaho, a rapporté aujourd'hui même avoir observé neuf objets brillants en forme de soucoupes qui volaient à une vitesse « incroyable » et à une altitude de 10 000 pieds ; il dit n'avoir aucune idée de ce dont il pouvait s'agir.
> Arnold, un employé des services forestiers des États-Unis qui avait pris part à la recherche d'un avion disparu, dit qu'il a observé les mystérieux objets hier à 15 heures. Ils volaient, déclara-t-il, entre le mont Rainier et le mont Adams, dans l'État de Washington, et semblaient sortir alternativement de leur formation. Arnold dit les avoir chronométrés et avoir estimé leur vitesse à 1 200 miles à l'heure.

* Je tiens à remercier les personnes qui ont commenté les versions précédentes de ce texte, et notamment Vololona Rabeharisoa pour ses précieuses remarques.

> Des recherches effectuées à Yakima la nuit dernière n'ont rien donné, dit-il, mais il a ajouté s'être entretenu aujourd'hui avec un homme de l'Utah, au sud d'ici, qui déclare avoir vu hier des objets similaires au-dessus des montagnes aux alentours de Ukiah. « Cela peut paraître impossible, a déclaré Arnold, mais c'est ainsi [3]. »

Une importante controverse suit la diffusion de cette dépêche. De nombreux autres témoins d'observations de ce que l'on va commencer à appeler des « soucoupes volantes » se font connaître. Les journalistes interrogent les scientifiques. De multiples explications sont fournies, toutes différentes mais qui considèrent dans leur écrasante majorité que les soucoupes résultent de mauvaises interprétations de phénomènes connus des scientifiques mais non (re)connus par les témoins. Dans le but d'expliquer cet engouement public pour les soucoupes, des psychologues, des sociologues (mais également des pilotes ou des porte-parole de l'armée) parlent alors d'illusions d'optique, de psychose, d'hallucinations de masse [4]. Dans les années qui suivent, en réaction de rejet de ces analyses, des groupes privés se mettent en place dans le but de montrer qu'il y a là un phénomène nouveau et intéressant. Ils entament une vaste collecte des récits en même temps qu'une discussion des explications scientifiques et militaires fournies [5].

Les ovnis comme « légende moderne ».

Pendant de longues années, le sujet des ovnis restera, pour les chercheurs en sciences sociales, un simple thème abordé dans le cadre d'études quantitatives sur les « croyances superstitieuses ou pseudo-scientifiques [6] ». D'autres études à vocation plus qualitative ont paru depuis, sans qu'un véritable courant d'analyse se développe rapidement. Aussi, il pouvait paraître quelque peu exagéré d'écrire en 1975, comme le faisait John Keel, que « *nombre* de folkloristes, de psychologues et de chercheurs en sciences sociales ont pénétré le domaine [7] », puisque, par exemple, comme le notait récemment Thomas Bullard [8], les folkloristes ont été plus lents à s'intéresser aux ovnis que les ufologues [9] ne l'ont été à se pencher sur le folklore [10]. La situation est en train de changer depuis une dizaine d'années. Finalement, les spécialistes anglo-saxons du folklore, sous l'impulsion de Linda Degh, semblent avoir annexé les soucoupes volantes à leurs « légendes modernes ». En 1971, Linda Degh décrivit les ovnis en tant que *belief legend*, en prenant appui sur le petit

livre que Jung consacra à la fin de sa vie au sujet [11]. Mais c'est surtout en 1977 qu'elle exhorta ses collègues à s'intéresser à la question dans un article intitulé précisément « UFOs and How Folklorists Should Look at Them [12] ». Ces articles et d'autres parus depuis, sous la plume de différents folkloristes, anglo-saxons dans leur grande majorité, permettent à Bullard d'écrire que « les temps changent et les ovnis commencent à recevoir l'attention qui leur est due en tant que noyau de ce qui est peut-être le système de croyance paranormal le plus étendu, vigoureux et créatif de la culture moderne [13] ».

Les ovnis sont donc devenus des légendes modernes. Mais, à lire la littérature, on constate qu'il n'existe pas de définition communément admise concernant ces « légendes modernes ». Une fois passée la première intention d'y voir des informations fausses (version rationaliste) ou de simples récits, on peut constater, même après un regard rapide, que certaines de ces légendes sont par la suite vérifiées (comme le fait remarquer Jean-Noël Kapferer à propos de certaines rumeurs [14]). Mais, alors que l'on s'interroge abondamment sur le fait que certains y croient et sur le pourquoi de cette croyance, on s'interroge rarement sur le fait que d'autres en doutent – parfois au point de les dénoncer. Pourtant, ce moment où naît le doute et qui fait que l'information transmise va être nommée, voire dénoncée comme « rumeur », « légende » ou « canular » est important. C'est souvent à partir de là que le sociologue se sent concerné ou qu'il est interpellé (ainsi, comme le note Kapferer, les gens ne contactent bien souvent Allô Rumeur que lorsqu'ils se trouvent confrontés à une information dont ils doutent de la véracité). Malgré cela, le sociologue étudie le croyant, pas le sceptique. On retire de cet état de fait l'impression suivante : tandis que l'on pourrait faire la sociologie de celui qui croit au contenu d'une légende moderne, celui qui en doute resterait en dehors de l'analyse. Cette asymétrie me semble avoir un effet pervers sur notre conception des légendes modernes. Même si l'on se défend de prendre position sur la réalité des phénomènes qu'elles décrivent, cette approche revient tout de même à faire de la sociologie un outil permettant de *réduire* leur contenu, de le redéfinir (souvent en le ramenant à de purs phénomènes psychosociologiques). Ce qui revient à entretenir sur les légendes modernes les mêmes conceptions positivistes que l'on a longtemps entretenues sur les croyances populaires, avec parfois les conséquences que l'on sait [15]. David Hufford critiquait donc à bon droit dès 1977, dans un article largement consacré aux récits d'observations de Bigfoot (le Yeti nord-américain), ce partage qui se forme dès que l'on oppose les « ethno-savoirs » aux savoirs scientifiques (par exemple, dans le cas des savoirs médicaux) :

> Lorsque j'essaie de donner à des étudiants en médecine des exemples de croyances, d'attitudes et de pratiques qui constituent notre système de santé occidental, orthodoxe, à l'opposé de systèmes de santé locaux, folkloriques ou populaires, je m'entends souvent poser des questions comme : « Mais, il ne s'agit pas d'une croyance, n'est-ce pas ? C'est vraiment vrai ? » Malheureusement, nombre de folkloristes font implicitement le même type de distinction lorsqu'ils étudient des corps de croyance : « Ce que je sais est un savoir ; ce qu'ils savent est une croyance [16]. »

Il rejoignait dans cette attitude les points de vue devenus classiques d'ethnologues comme Robin Horton [17] ou Jack Goody [18].

Le même David Hufford (ainsi que Gillian Bennett [19]) a également montré que l'on peut considérer les arguments « contre » les légendes modernes comme constitutifs de « traditions d'incroyance » (*traditions of disbelief*) exactement de la même façon que les discours des « croyants » forment des « traditions de croyance » (*traditions of belief*). Ainsi le rationaliste qui dénonce la croyance aux ovnis ou aux monstres de lac peut-il devenir objet d'intérêt pour le sociologue de la même façon que les « naïfs » qu'il critique.

Cette démarche a (ou devrait avoir) pour conséquence de nous obliger à élaborer un discours sociologique qui, afin de rendre compte de l'ensemble des arguments avancés pour ou contre le contenu des légendes, ne fasse pas de partage *a priori* entre ce qui est crédible et ce qui ne l'est pas, entre l'« information non vérifiée » et la « réalité ». L'intérêt du chercheur devrait alors plutôt se porter sur les multiples stratégies rhétoriques mises en place par les uns et les autres pour, dans le même mouvement, affirmer la réalité de leurs assertions et la fausseté des arguments de l'adversaire. Ce qui permettrait de rejoindre la question qui traverse la pratique anthropologique : celle de la production des différences culturelles.

Pourtant, les réponses apportées par David Hufford ou par d'autres folkloristes sont désarmantes. En effet, ils se demandent si l'on n'a pas classé un peu rapidement les ethno-savoirs comme simples croyances, non pas pour les prendre au sérieux dans le cadre d'une ethnologie mais pour les faire passer dans le champ des objets scientifiques. Ainsi, dans son article de 1977 sur le Bigfoot, Hufford, visiblement troublé par les récits qu'il a patiemment recueillis en divers lieux des États-Unis ou de Terre-Neuve et assemblés, se demande tout d'un coup, à la vue d'une cohérence qui se dégage de ses lots de fiches, s'il n'y a pas une créature réelle derrière tout cela. Autrement dit, il quitte l'anthropologie pour la zoologie, ou, à

tout le moins, il inféode sa pratique folklorique à la zoologie. Au lieu de se demander ce qui fait du Bigfoot un exclu des classifications zoologiques (et un inclus d'autres classifications), il essaie de l'y faire rentrer et, cela fait, d'étudier les croyances qui demeureraient malgré tout sur cette créature. Comme il l'écrit : « l'idée apparaît qu'il puisse s'être agi d'un phénomène réel quelque peu obscurci par les traditions l'entourant [20] ». Mais, ce faisant, sa question de départ est oubliée : en effet dès que le Bigfoot intègre la zoologie, Hufford ne voit plus rien à expliquer. « Soit il s'agit d'une ancienne tradition concernant de telles créatures qui a été plus persistante, répandue et durable que personne ne l'a sérieusement envisagé ; ou bien les récits sont basés sur un référent objectif et réel, *parfois ensevelis sous une tradition et parfois non*, dépendant peut-être de la fréquence des observations en un endroit et un lieu donnés [21]. » Quant à expliquer les ethno-savoirs et les savoirs scientifiques occidentaux dans les mêmes termes, on reste sur sa faim.

En construisant ainsi une cohérence scientifique pour ces sujets (ce qui revient à profondément les transformer), Hufford laisse complètement de côté les façons dont se construisent les cohérences scientifiques et populaires. Bref, si la tradition populaire, vue ici comme une gangue qui emprisonnerait les descriptions, appelle une explication, le Bigfoot scientificisé ne nécessite aucune explication sociologique. On peut donc faire la sociologie des traditions populaires, pas celle des traditions scientifiques ; celle de l'ethnozoologie, pas celle de la zoologie. En transformant le Bigfoot en objet scientifique, Hufford ne considère pas un instant qu'il lui fournit une nouvelle tradition. La tradition reste le lot des témoins du nord-ouest des États-Unis ou de Terre-Neuve. C'est une catégorie populaire. C'est le domaine de l'à-peu-près, de l'erreur, qu'il faut – lorsqu'on est un scientifique – savoir dépasser. Hufford retombe ainsi bien vite dans le piège qu'il croyait éviter, adoptant l'attitude qu'il critiquait devant les étudiants en médecine : les autres savoirs ne sont rachetables que retraduits dans le langage de la science. Le populaire, c'est l'erreur de la tradition plus, parfois, le réel. Mais, pour le décanter, il faut le regard scientifique que Hufford croit dégagé de toute contingence (et il est loin d'être seul à partager cette idée). Pourquoi donc le Bigfoot scientificisé serait-il moins abordable par le sociologue ou le folkloriste que ne l'est le Bigfoot populaire ? L'un serait-il *a priori* plus vrai que l'autre [22] ?

Aussi, quand il écrit quelques années plus tard, dans un ouvrage et plusieurs articles par ailleurs remarquablement bien documentés [23], que l'on peut considérer des *traditions of disbelief* à côté de

traditions of belief, cette symétrie n'est qu'un nouveau prétexte pour exclure ces deux traditions comme deux types d'erreurs symétriques et pour en revenir à l'analyse psychophysiologique des expériences de Old Hag (que l'auteur rapproche des récits d'incubes et de succubes). Une fois de plus, on quitte l'anthropologie pour un autre domaine.

Serait-il donc impossible de faire une anthropologie des légendes modernes qui ne passe ni par une réduction de ces légendes à de purs phénomènes sociopsychologiques ni par une réduction (valorisante, celle-là) à des phénomènes scientifiques ? A voir les études consacrées tant aux ovnis qu'aux autres phénomènes controversés, on peut en douter. Dès qu'il s'agit de parler non plus de croyances non occidentales ou passées, mais de phénomènes contemporains et géographiquement proches, le chercheur perd ses moyens et passe sans s'en apercevoir – semble-t-il – de l'anthropologie à la zoologie, ou à la biologie, ou à la physique. Lorsque Carlo Ginzburg analyse l'univers de Mennochio [24] – ce désormais célèbre meunier frioulan du XVI[e] siècle –, il parvient sans problème à traiter sur le même ton les croyances des Inquisiteurs et celles de ce paysan objecteur de religion. Dès qu'il s'agit des modernes ovnis ou des diverses « objections de science » que l'on peut rencontrer de nos jours, le chercheur ne sait plus comment faire, qui croire, et que dire. Bref il n'arrive pas à conserver à la fois cette proximité et cette distance qui sont requises à l'égard des différents discours étudiés, qu'ils soient para-, péri-, méta-, pseudoscientifiques, ou tout simplement scientifiques [25].

Il existe pourtant, sur la question des controverses scientifiques concernant la parapsychologie, quelques travaux sociologiques dans lesquels leurs auteurs ont su prendre avec le même sérieux – ou la même légèreté, comme on voudra – les différents protagonistes, qu'ils soient parapsychologues ou scientifiques-rationalistes. Il s'agit des travaux de Harry Collins et Trevor Pinch [26], deux sociologues des sciences anglais de l'école de Bath. Ces auteurs ont donc posé la question de Hufford, mais, au contraire de ce dernier, ils ont su ne pas se laisser entraîner par les données recueillies et ont réussi à maintenir la même distance-proximité avec les différents protagonistes. En prime, ils se sont montrés capables de prendre les acteurs au sérieux jusque dans les explications qu'ils fournissaient. Ce que montre leur étude, c'est qu'il est difficile de maintenir les conceptions que l'on avait jusqu'ici des différences entre pratique scientifique et pratique parapsychologique. La question qui découle est celle-ci : est-il possible de produire une analyse semblable des légendes modernes ufologiques ? Car, dans l'exemple choisi de

l'affaire Arnold – dont j'ai décrit l'ouverture au début –, il ne s'agit pas de controverses de laboratoires, entre scientifiques. Il s'agit de l'homme de la rue qui observe des phénomènes aériens et les rapporte aux journalistes, aux autorités ou à des scientifiques. En ce sens, Arnold et les autres témoins d'ovnis sont plus proches de Mennochio que des parapsychologues [27]. Le pari est donc le suivant : poser la question de Hufford, mais tâcher d'y répondre sans faire passer les soucoupes pour ce qu'elles ne sont pas – pour les acteurs impliqués – (donc sans les réduire à des phénomènes physiques ou psychosociologiques) et en prenant l'ensemble des acteurs au sérieux jusque dans leurs explications.

Je vais, pour ce faire, prendre l'affaire Arnold au moment où elle commence à intéresser, au début juillet 1947, les instances gouvernementales et militaires. Nous suivrons donc tour à tour le témoin, des enquêteurs militaires et des experts scientifiques. Il s'agira de ne rien attribuer *a priori* plus à l'un qu'aux autres. Non pas dans un but simplement et banalement relativiste, mais afin de pouvoir suivre très précisément les façons dont ils vont s'y prendre pour construire ou déconstruire les soucoupes, leurs particularités, et les qualités des témoins ou des enquêteurs. Je n'essaierai donc pas d'expliquer les soucoupes volantes pour, une fois cela fait, tâcher de comprendre qui a tort et qui a raison. Je tenterai de comprendre comment, *dans le même mouvement*, on établit la réalité des soucoupes ou leur irréalité et les qualités de ceux qui s'expriment et/ou contre lesquels d'autres prennent la parole et agissent. Je ne vois pas *a priori* en quoi ce qui paraît possible à des historiens comme Carlo Ginzburg ou des sociologues comme Collins et Pinch serait impossible dans le cadre des soucoupes ou d'autres phénomènes « légendaires » controversés.

Un rapport écrit.

Revenons à notre pilote. Retrouvons Kenneth Arnold la veille de sa rencontre avec les journalistes de l'*East Oregonian*. Il vient de voir neuf engins bizarres dans le ciel du mont Rainier. Les « soucoupes volantes » n'existent pas encore. De ses discussions avec des amis pilotes, rien n'est ressorti. A Yakima, on lui a suggéré qu'il s'agissait de missiles de la base de Moses Lake. Mais cela n'a pas convaincu Arnold. A l'aérodrome de Pendleton, il a recalculé avec d'autres pilotes la vitesse des engins. Résultat : 1 700 miles à l'heure. Même ramenée, par le biais de nouveaux calculs, à 1 300 miles, cette vitesse est trop importante. Le mur du son est

alors encore pour quelques mois une barrière infranchissable. De plus en plus persuadé qu'il a observé des engins secrets – mais sont-ils russes ou américains ? –, Arnold décide d'aller trouver le bureau du FBI à Pendleton. Bureau qu'il trouve fermé.

Lorsque la controverse éclate dans la presse, il manifeste son amertume de ne pas voir les militaires s'intéresser à son aventure. L'armée et le FBI vont finalement s'occuper des soucoupes, à partir de début juillet pour la première et de la fin de ce mois pour le second. Afin d'appréhender ces nouveaux développements du récit d'Arnold, il va nous falloir passer tour à tour des bureaux des agences gouvernementales au domicile de notre témoin pour voir comment chacun des acteurs va y reconstruire les événements. On découvrira ainsi comment Kenneth Arnold devient « Kenneth Arnold » dans les bureaux d'expertise militaire et quelles transformations son récit devra subir pour devenir sujet de débats scientifico-militaires. Au lieu d'attribuer *a priori* des caractéristiques aux soucoupes ou aux différents acteurs impliqués, nous allons voir comment se construisent les événements.

Qu'est-ce qui va déclencher l'intérêt militaire pour ces affaires de soucoupes ? Si l'on reste à Boise, on ne le sait pas trop. On apprend simplement, par la bouche de David Johnson – un journaliste de Boise qui a couvert pour son journal l'affaire Arnold –, que l'armée désire un rapport écrit de l'observation de notre involontaire héros. Ce dernier s'exécute volontiers et envoie vers le 8 juillet neuf pages dactylographiées, agrémentées de quelques notes manuscrites [28], dans lesquelles il reconstruit son aventure et l'étaye en convoquant divers alliés. A ce document, il joint trois pages de biographie [29], occasion pour lui de se présenter et de renforcer sa crédibilité. Kenneth Arnold vu par lui-même apparaît comme un jeune homme d'affaires dynamique : après un début de carrière sportive qu'il doit abandonner à la suite d'un problème au genou, le jeune Kenneth entre en 1938 à la compagnie Red Comet, « un fabricant d'appareils automatiques de lutte contre les incendies [30] ». L'année suivante, « je fus promu directeur de district pour une partie des États de l'Ouest et, en 1940, j'établis ma propre boîte de lutte contre les incendies connue sous le nom de Great Western Fire Control Supply [31] ». Par ailleurs, Kenneth Arnold est pilote :

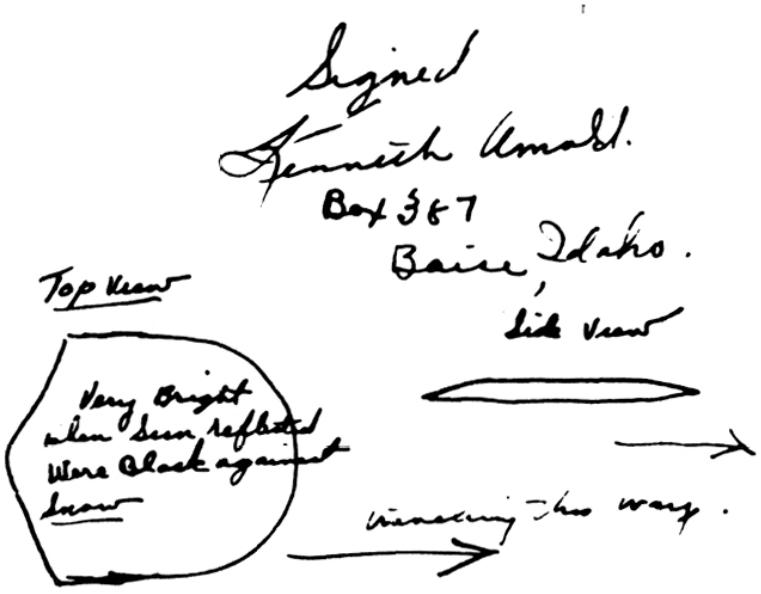
> Mon expérience du vol a commencé à Minot dans le Nord-Dakota, alors que j'étais enfant, quand Earl T. Vance, originaire de Great Falls, Montana, m'a donné ma première leçon de pilotage. En rai-

> son des prix élevés à cette époque, je ne pus continuer à voler et ne volai pas beaucoup jusqu'en 1943. J'obtins mon certificat de pilote auprès de Ed Leach, senior instructeur de la CAA de Portland, Oregon, et je possède mon propre avion depuis trois ans, couvrant tout mon territoire avec celui-ci et volant depuis lors entre quarante et cent heures par mois. Comme j'utilise un avion dans tout mon travail, j'ai acquis, en janvier de cette année, un nouvel avion Callair, étudié spécialement pour les décollages en haute altitude et les utilisations en pistes réduites [32].

Notre témoin insiste sur l'expérience du pilotage que nécessite sa profession :

> Dans le type de vols que j'effectue, il faut beaucoup de pratique et de discernement pour être capable de se poser dans les nombreux prés et en décoller sans abîmer son avion; les pistes sont très courtes et l'altitude est très élevée dans certains des champs et endroits où il me faut me rendre pour mon travail. A ce jour, j'ai atterri sur 823 pâturages de montagnes, et, en plus de mille heures, mon plus grave pépin fut un pneu crevé [33].

A travers ces quelques lignes, et comme il l'explique ailleurs dans le rapport, Arnold veut se fondre dans la masse des pilotes. Rien, dans son passé, ne le prédestinait à voir ce qu'il a vu. Il n'est pas un visionnaire. A cette biographie est joint le récit détaillé de l'observation du 24 juin. Là, en neuf pages accompagnées d'un croquis du type d'engin observé (*voir illustration* p. 292), Kenneth Arnold détaille son aventure : les raisons de son passage aux environs du mont Rainier, son repérage d'un DC-4 volant vers Seattle, enfin, son observation des engins, annoncés par un *bright flash*. Dans son récit aucun doute n'est laissé quant à ce qu'il a vu : « ... j'ai observé une chaîne de neuf *engins* à l'aspect étrange [34]... ». S'il s'interroge, c'est en raison de leur forme : « Je trouvais très étrange de *ne pouvoir distinguer leur queue* mais supposais qu'il s'agissait de quelque sorte d'engins à réaction [35] ». Intrigué tout de même, il se raconte en train de calculer le temps qu'ils mettent pour passer entre les monts Rainier et Adams (« il apparut qu'ils avaient parcouru la distance en une minute et quarante-deux secondes [36] »), compare leur taille apparente avec celle du DC-4 (« ils semblaient être plus petits que la distance séparant les moteurs les plus extérieurs de chaque côté du fuselage d'un DC-4 [37] »). Son observation apparaît ici comme une suite d'opérations classiques de la part d'un pilote : il vérifie ce qu'il voit.



On constate également que, si l'on veut prendre au sérieux les acteurs, il est difficile de séparer description et interprétation dans leurs récits, tant l'une et l'autre sont produites au même moment. L'observation de Kenneth Arnold apparaît comme le moment où a pris place une série d'opérations. A travers la négociation qu'il engage avec le phénomène vu, Arnold construit une description indissociable des explications qu'il fournit. Le chercheur ne peut départager les deux aspects qu'en ordonnant d'une nouvelle manière, en redécoupant selon un nouveau schéma les expériences-récits qu'il recueille. Dès lors, il ne nous parle plus de ce que font ces informateurs, de leurs opérations, de leurs choix, mais de ce qu'ils auraient dû faire, de ce que lui, le chercheur, fait de mieux, à travers les nouveaux choix, les nouveaux partages qu'il produit.

Si, après avoir écouté Arnold faire le récit de son aventure, je le quitte pour revenir en psychologie de la perception ou pour dégager une matérialité des phénomènes en comparant son aventure à celle d'autres, je m'interdis de comprendre ce qui va arriver à ce récit, et par quelles procédures il va pouvoir tenir ou pas face à d'autres.

En détaillant ses choix, leurs raisons, Arnold essaie à nouveau d'intéresser les seuls acteurs qui doivent selon lui prendre en compte son observation : les militaires. Il exprime même ouvertement ses regrets :

> J'irai jusqu'à dire que si les Renseignements militaires – vu les récits que je fis à l'United et l'Associated Press et, en deux occasions différentes, à la radio, et qui ont laissé le pays intrigué – n'étaient pas au courant de ce que j'ai vu, ils auraient dû être les tout premiers dont j'aurais dû m'attendre à recevoir la visite [38].

Kenneth Arnold *dirige* donc son récit vers certains destinataires. Ce faisant, il construit, dans le même mouvement, son observation et le portrait de ceux qui doivent s'y intéresser. Ces derniers, il les met même en scène, comme il positionne dans son texte d'autres témoins qu'il juge dignes de foi. En définissant ce qui doit être le rôle des agences gouvernementales, il met en boîte noire son observation. Si l'armée doit faire une enquête, c'est parce que des engins inconnus – pas des visions ou des phénomènes météorologiques – se promènent dans notre ciel. Arnold n'attendait, à propos de son observation, ni un débat journalistique ni une controverse scientifique. Il s'agit d'une affaire gouvernementale. S'il est allé trouver des amis pilotes, puis des journalistes, c'était simplement pour éclaircir la question de l'origine des engins. Ses interlocuteurs, en portant la discussion sur d'autres points et en d'autres lieux – notamment sur la place publique –, ont trahi Arnold. Ils ont *déréalisé* les engins pour mieux réaliser leurs soucoupes de papier – qui vont changer de forme, de sens, chaque fois qu'un nouvel acteur va s'en emparer.

Pour mieux attirer l'attention, Arnold convoque aussi les opinions d'amis pilotes, qui ont observé des engins semblables aux siens ou émis un avis sur ce qu'il avait vu. Ainsi, il raconte que des aviateurs ayant servi durant la guerre lui ont assuré qu'il n'avait pas eu de vision. Eux-mêmes étaient prévenus, lors des missions, qu'il pouvait leur arriver de rencontrer de semblables engins. Arnold cite également un autre ancien pilote militaire qui lui aurait assuré que ces disques volants sont des engins expérimentaux testés par le gouvernement américain ou par un autre pays. Par ailleurs, il effectue un tri parmi les nombreuses observations :

> Bien que ces objets aient été rapportés par de nombreux autres observateurs à travers les États-Unis, il y a six ou sept autres récits écrits par certains de ces observateurs dont je peux dire en toute sincérité qu'ils doivent avoir observé la même chose que moi; particulièrement, les descriptions des trois employés des Western Air Lines (Cedar City, Utah), les personnes (pilotes) d'Oklahoma City et le conducteur de locomotive de l'Illinois. (Également le Capt. Smith et le copilote Stevens et Marty Morrow des United Air Lines à Seattle, Washington [39].)

Par la dactylographie de cette remise en scène, par le croquis des engins, l'aventure d'Arnold va parvenir aux enquêteurs militaires sans autre médiateur que l'écrit. Voici donc un récit qui circule

mieux. Sans se déformer? Voire. La parole s'envole, les écrits restent, dit-on souvent. Mais les destinataires de ce récit peuvent en faire différents usages. Ils peuvent bien sûr prolonger le mouvement d'Arnold, laisser ses *aircraft* en boîte noire, et faire couvrir le pays de radars et de postes d'observation destinés à repérer d'éventuelles armes secrètes russes [40]. Mais, au lieu de déléguer la croyance aux radars, ils peuvent aussi douter d'Arnold, discuter son observation, voire l'expliquer d'une autre façon. Quoi qu'ils fassent, les nouveaux interlocuteurs ne sortent pas de la réalité. Ces feuilles de papier qui circulent entre différents acteurs, et qui essaient de fixer des expériences, des opinions, ne nous font pas quitter le réel. Par la circulation de ces pages, à travers leur contenu, c'est la nature des observations qui est sans cesse redéfinie. On ne discute dans les bureaux, on ne rédige des rapports que pour mieux revenir au-dessus du mont Rainier le 24 juin vers 15 heures. Si le sociologue doute ici de toutes ces réalités de papier, prétextant une trop grande profusion de sens, alors il lui faudra douter des courbes et des articles de chimie et de physique sur la base desquels on remet chaque année le Nobel. Si, au contraire, on tient le pari de suivre les protagonistes, on se permet, alors, non plus de réduire soi-même tel ou tel événement, récit, texte dactylographié, mais de voir quelles armes se donnent tous nos acteurs pour faire tenir leurs réalités, de quelle façon ils s'y prennent pour retraduire et réduire les propos d'autrui.

Douter des témoins.

Quand on quitte Boise pour les bureaux militaires, les premiers acteurs rencontrés sont les porte-parole de l'armée. Et l'on s'aperçoit alors qu'en matière de soucoupes l'armée a du mal à faire tenir le même discours à ses différents attachés de presse. Tandis que les militaires étaient censés, aux alentours des 3-4 juillet, hausser les épaules, d'après des déclarations au *New York Times*, au même moment, en Californie, un autre porte-parole de l'Army Air Force déclarait : « Si ces disques volants sont envoyés au-dessus des États-Unis par une puissance étrangère, il est de notre devoir de le savoir et de prendre les mesures appropriées [41]. »

Si nous pénétrons maintenant dans les bureaux de l'armée et du FBI, en suivant les récits d'observation de soucoupes, nous voyons à quel point le fait de passer une porte peut changer le réel. Là, de nouveaux acteurs vont s'emparer de nos histoires prodigieuses pour en déplacer légèrement le sens, et du même coup modifier l'aspect de la société.

Mais, afin de bien situer ce qui va se passer, il me faut d'abord préciser que, à partir du début juillet, des agents de l'Army Air Force commencent à enquêter auprès des témoins d'observation de soucoupes. De même, des *Office Memoranda* commencent à circuler des différents bureaux régionaux vers la direction du Federal Bureau of Investigation, rapportant des demandes adressées aux agents du FBI ou des informations qui ont été recueillies. Par exemple, le 2 ou 3 juillet, « M. [David N. Johnson] de l'*Idaho Daily Statesman* de Boise, Idaho, a contacté par téléphone le bureau de Butte pour demander si le FBI enquêtait sur les disques volants rapportés avoir été vus par de nombreux citoyens [42]. » Il s'entend répondre que « ce bureau ne conduit pas d'investigation [43] ». A la Nouvelle-Orléans, c'est le *special agent in charge* Weeks qui téléphone, suite à un télétype concernant la découverte des restes d'un *flying disc* près de Roswell, afin de savoir « quelle politique le Bureau suit concernant les rapports sur ces " disques volants " que l'on reçoit [44] ». Le 7 juillet, c'est un habitant de Stamford qui se présente au bureau local pour faire part de sa théorie sur les *flying discs* [45]. Localement, donc, les agents du FBI sont sollicités par des témoins, des journalistes, etc., ou bien se sentent interpellés par des cas qui se sont déroulés dans leur secteur. La haute hiérarchie ne va pas tarder à réagir.

Le 10 juillet, un document rédigé par un certain E. G. Fitch nous apprend qu'une discussion a eu lieu la veille entre le général Schulgen et un *special agent* du nom de Reynolds. Le premier indique au second que l'Air Corps Intelligence prend l'affaire au sérieux et met ses scientifiques sur le coup. Puis il émet une hypothèse nouvelle pour nous :

> Le général Schulgen avisa M. [Reynolds] qu'il était possible que les premières observations rapportées des prétendus disques volants aient été fallacieuses et lancées par des individus à la recherche de publicité, ou rapportés pour des raisons politiques. Il déclara que, s'il en était ainsi, les observations suivantes pourraient résulter d'une hystérie de masse. Il émit l'idée que les premières observations rapportées auraient pu l'avoir été par des individus ayant des sympathies communistes dans le but de déclencher une hystérie et une peur d'armes secrètes russes [46].

Et voilà : il y a quelques paragraphes, nous suivions de Chehalis à Pendleton un jeune homme d'affaires, qui, par patriotisme, rapportait avoir observé des engins étonnants et peut-être russes; puis, transportés dans le Saint des Saints du FBI, nous apprenons qu'Arnold et les autres témoins sont peut-être des abonnés à la

Pravda, ou des fabulateurs en mal de publicité. Là, nous avions peut-être des *armes secrètes* soviétiques ; ici, nous avons de possibles *agents* soviétiques nous faisant *croire* à des soucoupes staliniennes. Tout cela reste un aspect de la guerre froide, mais les actions à mettre en œuvre ne sont plus les mêmes. Au lieu de traquer Satan dans son antre, on va chercher à repérer ses agents – ses sorciers – chez soi. Arnold attendait des mesures de la part des agences gouvernementales ; voici ce que le général Schulgen suggère :

> il désirait l'assistance du Federal Bureau of Investigation afin de localiser et d'interroger les individus qui, les premiers, observèrent les prétendus disques volants de façon à établir s'ils étaient sincères ou non dans leurs déclarations selon lesquelles ils auraient vu ces disques, ou si leurs déclarations étaient motivées par un désir personnel ou pour des raisons politiques [47].

Schulgen désire donc que le FBI coopère avec l'Air Corps Intelligence. Après quelques négociations entre le FBI et Schulgen par l'entremise de Reynolds [48], le principe d'une coopération est arrêté le 30 juillet. L'autorisation d'enquêter est donnée aux agents locaux par le biais du *Bureau Bulletin* [49]. D'ores et déjà, comme je l'ai signalé plus haut, les enquêteurs militaires ont commencé à aller trouver les témoins. Nous pouvons maintenant retourner à Boise et soupçonner Kenneth Arnold d'avoir reçu de la visite.

Déplacer des enquêteurs vers les témoins...

Le 12 juillet, Kenneth Arnold rencontre deux enquêteurs militaires de la base de Hamilton Field, en Californie. « J'étais très heureux de les voir, se souvient-il. Je ne parvenais pas à comprendre pourquoi un corps aussi efficace que les Renseignements militaires n'avait pas fait appel à moi plus tôt [50]. » Les deux enquêteurs, le lieutenant Frank M. Brown et le capitaine William Davidson, invitent les époux Arnold à dîner. Kenneth apprend que les militaires, dans le registre des soucoupes volantes, n'en savent pas plus que lui. « Ils dirent, franchement et sans détour, qu'ils ne savaient pas ce qu'étaient les soucoupes volantes. Ils n'en avaient jamais vu, nous dirent-ils, mais depuis mon premier rapport, ils avaient pratiquement les yeux exorbités [*bug-eyed*] à force d'observer le ciel [51]. » Après le dîner, Kenneth Arnold propose aux deux militaires de rencontrer le capitaine Emil Jim Smith, un pilote de la United Airlines témoin d'une observation début juillet, et dont Arnold a fait la

connaissance quelques jours plus tôt à Seattle [52]. Les enquêteurs sont enchantés de l'opportunité, Smith étant sur leur liste de personnes à interroger [53]. Les époux Arnold et les deux enquêteurs se rendent donc au Boise Municipal Airport pour retrouver E. J. Smith [54]. Arnold est surpris d'y rencontrer Dave Jonhson, le reporter de l'*Idaho Daily Statesman* de Boise. « Je me demandais comment diable il pouvait savoir », remarque-t-il [55]. Brown et Davidson voulaient également le rencontrer, puisque celui-ci avait fait une observation de soucoupes le 9 juillet [56]. Après la discussion durant laquelle, raconte Arnold, « tout le monde parlait en même temps », et où, par conséquent, « personne n'apprit grand-chose », « Doris et moi invitâmes Davidson et Brown à venir chez nous afin de pouvoir discuter plus tranquillement » [57]. Notre témoin répond aux questions des enquêteurs. « Je collais scrupuleusement aux faits. Je ne considérais pas mon opinion importante. Je leur fis des dessins et leur rappelai mon observation originale du mieux que je pus [58]. » Avant de partir, les deux enquêteurs militaires consultent le courrier qu'Arnold a reçu. Ils s'attardent particulièrement, note Arnold, sur les lettres de groupes divers demandant à ce dernier de leur adresser le récit de son observation. « J'étais heureux qu'ils consultent mon courrier, dit-il, parce que je ne me sentais pas capable d'évaluer le contenu de la plupart des lettres reçues [59]. » Et tandis qu'Arnold ramène les militaires à leur hôtel, ceux-ci lui disent qu'il peut les appeler s'il a vent d'un quelconque événement étrange. De même, ils lui conseillent d'éviter de trop parler de son observation [60].

... qui ramènent des rapports d'observations.

Laissons Kenneth Arnold pendant quelques paragraphes et suivons nos deux enquêteurs. Quel est leur dessein ? Pourquoi vont-ils trouver les témoins ? Le but de Brown et Davidson est de ramener un récit, une opinion sur l'observateur observé. A cet effet, une fois rentrés à leur base, ils rédigent leur rapport. Qu'y trouve-t-on ? D'abord ceci : avant d'aller voir Arnold, ils ont fait une enquête de voisinage. Ils ont questionné le journaliste David N. Johnson « afin de savoir s'il connaissait bien [M. Kenneth Arnold] de Boise, Idaho, et si l'on pouvait accorder quelque crédibilité aux déclarations faites par [M. Arnold] [61] ». Lequel leur répond « que, pour autant qu'il était concerné, tout ce que disait [M. Arnold] pouvait être pris très sérieusement et que lui, [M. Johnson], croyait vraiment que [M. Arnold] avait vu les disques volants mentionnés plus haut [62] ». Nos

enquêteurs vont donc trouver Arnold. Le rédacteur, Brown, semble s'être fait une bonne opinion de notre héros, qu'il décrit comme « un homme âgé de 32 ans, marié et père de deux enfants [63] ». Son enquête lui a aussi permis d'apprendre qu'Arnold « est bien considéré dans la communauté où il vit, étant un bon père de famille qui, selon toute apparence, pourvoit très bien aux besoins de sa famille [64] ». Sur l'observation du jeune *businessman*-pilote, Brown semble d'accord avec Jonhson :

> L'opinion personnelle de l'enquêteur est que [M. Arnold] a réellement vu ce qu'il déclare avoir vu. Il est difficile de croire qu'un homme possédant la personnalité et l'intégrité apparente de [M. Arnold] puisse déclarer avoir vu des objets et rédiger un rapport tel qu'il le fit s'il ne les avait pas vus. Pour tout dire, si [M. Arnold] peut écrire un rapport d'une telle teneur sans avoir vu les objets qu'il prétend avoir vus, l'enquêteur est d'opinion que [M. Arnold] s'est trompé de profession et qu'il ferait mieux d'écrire des aventures de Buck Rogers [65].

Exit Kenneth Arnold-possible-agent-communiste. Mais la tâche de notre enquêteur se borne à émettre un avis. Que se passe-t-il ensuite? On manque de documents précis pour le dire. Ce qui est sûr, c'est que l'ensemble des rapports – c'est-à-dire celui d'Arnold comme ceux des enquêteurs qui ont été dépêchés auprès de lui, ou auprès des nombreux autres témoins qui feront part de leurs observations – sera transmis au FBI, tant que la coopération entre les deux services sera effective.

Pour dire ce qu' Arnold a vu, l'armée paie des experts. C'est vers eux qu'est dirigé maintenant le rapport de notre témoin. Par ailleurs, toutes ces notes, tous ces avis sont à usage purement interne. Rien ne transpire hors des bureaux militaires. Ces *memoranda* – dont il ignore le contenu, et peut-être même l'existence – ne permettent guère à Arnold de poursuivre son élaboration des *aircraft*.

Il est difficile de reconstituer les avatars du rapport d'Arnold pendant environ un semestre. Il a été redactylographié. Retapé, il tient maintenant sur quatre pages, mais la dactylo qui l'a retranscrit a évacué quelques notes manuscrites rajoutées par notre témoin à la relecture de son observation dactylographiée. Une copie a été envoyée au FBI, dans le cadre de la coopération entre cet organisme et l'Air Force; le rapport en question servira, avec d'autres rapports, à la production de quelque analyse lapidaire sur le phénomène des soucoupes. Guère plus. Il va présenter à nouveau de l'intérêt à la suite d'une série de dispositions.

Project Sign.

Tout d'abord, le 23 septembre 1947, le général Nathan F. Twining adresse, « à la demande de l'AC/AS-2 », au brigadier général Schulgen « le point de vue de ce commandement au sujet des prétendus " Disques Volants " ». Opinion résultant de la tenue d'une conférence entre des spécialistes de divers services scientifiques et techniques de l'armée. Leurs conclusions, impossibles à rapporter en détail ici, sont notamment que les phénomènes rapportés sont « réels et non des visions ou des inventions »; qu' « il s'agit d'objets ayant approximativement la forme d'un disque »; que certaines des caractéristiques rapportées « laissent à croire que certains de ces objets sont contrôlés manuellement, automatiquement ou à distance ». La lettre envisage aussi, parmi les possibilités, qu'il s'agisse d'engins américains résultant de « quelque projet hautement confidentiel inconnus de l'AC/AS-2 ou de ce Commandement » ou d'engins envoyés par une nation étrangère qui aurait développé « un type de propulsion peut-être nucléaire, ce qui est en dehors de nos connaissances actuelles ». Le rapport insiste aussi sur le manque d'indices – tels que, par exemple, des débris provenant de soucoupes écrasées au sol – qui puissent « établir de manière indéniable l'existence de ces objets ».

Twining recommande que l'état-major établisse :

> une directive assignant une priorité, une classification sécuritaire et un Nom de Code pour une étude détaillée de ces affaires incluant la préparation de dossiers complets sur toutes les données pertinentes et disponibles qui seront alors mises à disposition de l'Armée, de la Marine, de l'Atomic Energy Commission, du JRDB, de l'Air Force Scientific Advisory Group, du NACA, et des projets RAND et NEPA pour commentaires et recommandations [66].

A la suite de cette lettre et de trois autres *memoranda* qui lui seront adressés les semaines suivantes, la direction de l'état-major établit, par une lettre datée du 30 décembre 1947, un projet d'étude des *flying discs*. « Ce projet se voit assigné une priorité 2A, une classification sécuritaire " restreint " et le Nom de Code de SIGN [67]. » La tâche de ce projet « est de collecter, collationner, évaluer et distribuer aux agences gouvernementales et aux contractants concernés toute information ayant trait à des observations et des phénomènes dans l'atmosphère dont on peut penser qu'ils concernent la sécurité nationale [68] ».

L'équipe de ce *Project Sign*, qui sera plus connu du grand public sous le nom de *Project Saucer*, commence à travailler le 22 janvier 1948 [69].

Le rapport d'Arnold (ou plutôt, à ce qu'il semble, un rapport sur Arnold résumant son observation) ressort alors des tiroirs pour atterrir sur le bureau de l'astronome Joseph Allen Hynek. Les responsables du *Project Sign* désirent en effet mettre de l'ordre dans les rapports qui leur parviennent en éliminant ceux qui sont dus à des confusions avec des phénomènes astronomiques, météorologiques ou des engins volants connus. Le *Project* étant installé à la base de Wright Patterson, près de Dayton dans l'Ohio, on requiert auprès de l'université d'État un astronome. Hynek y est alors professeur ainsi que directeur de l'observatoire McMillin. C'est en cette double qualité d'astronome [70] et de « proche voisin [71] » qu'il se retrouve enrôlé. Auprès de l'armée, son rôle est donc d'effectuer un tri parmi les rapports d'observation, afin de déceler ceux qui seraient dus à des méprises avec des phénomènes astronomiques. Sur ce plan, Hynek conclut rapidement : « il semble ne pas y avoir d'explication astronomique pour cet incident classique qui est le prototype de nombre d'histoires de soucoupes volantes survenues après [72] ». Mais il ne s'en tient pas là. Il ne peut expliquer le phénomène, dit-il, mais il a relevé dans le rapport d'Arnold des « incohérences » (*inconsistencies*) :

> Arnold fit des dessins des objets montrant une forme définie et déclara que les objets paraissaient environ 20 fois plus longs qu'épais, estimant leur longueur à 45-50 pieds. Il estima également la distance à 20-25 *miles* et calcula qu'ils parcoururent 47 *miles* en 102 secondes (1 700 mph). Si la distance est exacte, alors les objets auraient dû avoir, de façon à pouvoir être visibles, une taille de l'ordre de 100 par 2 000 pieds. Si nous adoptons une taille raisonnable, en fait l'estimation propre d'Arnold de 50 pieds de long, ce qui donne 3 pieds d'épaisseur, les objets auraient dû se trouver à moins de 1 *mile*, ce qui est bien évidemment contraire à sa déclaration. Si nous adoptons une taille limite raisonnable de 20 par 400 pieds, les objets auraient dû se trouver à moins de 6 *miles* pour avoir pu montrer les détails indiqués par Arnold. A cette distance, la vitesse angulaire observée correspond à une vitesse maximale de 400 mph. Dès lors, selon toute probabilité, les objets étaient plus proches qu'il ne semblait et se déplaçaient à une vitesse définitivement « subsonique » [73].

En un paragraphe, Hynek détruit l'argument principal d'Arnold : la vitesse des engins. Ces engins, selon l'astronome, étaient plus

proches que ne le pensait notre *businessman*; dès lors, leur vitesse bien plus faible. Il suffit de cette petite variation dans les distances pour que tout rentre dans l'ordre. Sortez quelques *miles* et le ciel redevient vide de soucoupes. Après une courte bataille d'inscriptions, les engins d'Arnold vont devenir des « avions classiques ». La conclusion qui découlera de cela pour les enquêteurs militaires, c'est que l' « incident 17 » résulte d'une confusion avec des avions. Dans d'autres documents de l'armée, le diagnostic sera quelque peu différent. Un document de l'Air Force énonce ainsi :

> L'opinion de l'Air Force est que les objets de cette observation ont été dus à un mirage. La déclaration de M. Arnold faisant état d'un air transparent et cristallin est une indication de conditions très stables. Ces conditions stables sont associées avec des inversions de températures qui augmentent l'indice de réfraction de l'atmosphère (voir la photo jointe d'un mirage de montagne) [74].

Voilà une nouvelle explication qui fige d'un seul coup l'état du ciel, la répartition des compétences et des statuts de porte-parole, et la nature des soucoupes. Les soucoupes-mirages calment la tempête déclenchée par les soucoupes-engins. Nul besoin de changer les statuts de certains acteurs pour obtenir des mirages : les porte-parole habituels y arrivent très bien tout seuls. La société est sauve. Nul besoin de faire d'Arnold un interlocuteur valable, il suffit comme simple élément du récit.

En d'autres occasions, pourtant, l'observation de notre pilote sera rangée dans la catégorie « inconnus » (*unknown*) [75], mais c'est l'explication proposée par Hynek qui sera présentée dans un *memorandum* remis à la presse en 1949 [76].

Conclusion.

Voilà pour le détail de l'affaire Arnold dans ses développements militaires et scientifiques. J'ai essayé, dans ce qui précède, d'éviter un piège : celui qui consisterait à un moment donné à quitter les acteurs, à cesser d'expliciter les procédures qu'ils mettent en place afin d'atteindre leurs buts, pour les recouvrir d'une nouvelle explication qui réattribue les torts et les mérites à partir de critères propres à l'analyste. J'aurais pu transformer les soucoupes en un sujet de discussion scientifique sitôt qu'Arnold eut donné son récit à la presse, un peu à la façon de Hufford reconstruisant *a posteriori* une cohérence aux récits d'observation de *Bigfoot*. Mais, ce faisant,

je me serais privé d'une source d'émerveillement : celle qui consiste à suivre la façon dont les soucoupes deviennent, à la suite d'un long processus, à la suite de changements de main et de nouvelles traductions, un sujet d'expertise scientifique et militaire. De la même façon que s'interroger sur les torts de Mennochio ou de ses juges ne permettrait pas de fournir une explication lorsqu'on s'attache à l'histoire sociale de cette affaire, de même toute considération sur le degré de réalité des soucoupes, sur leur statut scientifique ou populaire, en dehors de ce qui en est dit par les acteurs de la controverse analysée, est hors de propos.

Ce qui permettrait de faire la différence n'est pas dans le fait que les soucoupes seraient *a priori* réelles ou pas, que les observateurs ou les experts seraient compétents ou non ; le degré de réalité des soucoupes comme les statuts de ceux qui parlent apparaissent tout au long de l'affaire comme des résultats. C'est parce que Kenneth Arnold met en place certaines procédures de vérification que les engins acquièrent, pour un temps et localement, leur matérialité et leur caractère énigmatique. De la même façon, c'est à la suite de jeux d'écritures, de la circulation de textes entre Boise et les bureaux de l'armée, que notre témoin va changer de statut à plusieurs reprises : sous sa plume, simple pilote patriote ; sous la plume des *special agents* du FBI, éventuel agent soviétique ; sous celle de l'enquêteur d'Hamilton Field, à nouveau pilote sincère. Et, dans le même mouvement, ce sont les soucoupes qui gagnent ou perdent en matérialité. Je n'ai pas à décider entre ces différentes versions des soucoupes et du personnage d'Arnold ; mon problème est de repérer les attributions de qualités. Arnold, les enquêteurs Brown et Davidson, Hynek un peu plus tard sont logés *a priori* à la même enseigne. Simplement, ils ne font pas la même chose, et, de ces pratiques différentes, viennent des soucoupes diverses et variées. Considérer qu'Arnold « construit sa réalité » en oubliant que Hynek fait de même serait injuste et nous déposséderait de la possibilité d'expliquer dans des termes semblables les deux événements. En oubliant les détails de construction – dans un cas ou dans les deux –, ou en les détaillant dans une visée rationaliste [77], les sociologues qui écrivent sur le paranormal passent souvent à côté des clés qui nous permettent de comprendre et la construction et la déconstruction de ces phénomènes.

En tentant une analyse symétrique [78] d'Arnold et des militaires-scientifiques, on risque de tomber dans un autre piège, relativiste cette fois-ci, qui consiste à gommer les différences. Or, comme les acteurs font tout pour ne pas s'équivaloir, puisqu'ils ne cessent de

créer des différences entre eux, les mettre et les laisser sur un pied d'égalité est aussi inutile que les différencier selon les critères *a priori* de l'analyste. Lorsqu'on a renoncé à ces deux tentations, on peut essayer de tirer quelques remarques sur les particularités de ce débat soucoupique de 1947. La première chose est qu'il est impossible d'en savoir beaucoup sur le problème si l'on suit un acteur seulement. Par exemple, si je n'avais suivi que Kenneth Arnold, je serais passé à côté de tout le travail fourni par les experts de l'armée. Ce n'est qu'en me glissant à la suite du lieutenant Brown et du capitaine Davidson que j'ai pu voir ce que devenaient les soucoupes dans les bureaux militaires. D'où ce premier constat que les différents groupes qui s'intéressent aux soucoupes sont très différenciés, ne poursuivant pas les mêmes buts. D'où des soucoupes différentes : engins ici, propagande politique ou canular ailleurs. Même si des éléments communs circulent entre ces réseaux – les rapports d'Arnold et d'autres témoins, des dossiers de presse, des compte rendus d'enquêtes et d'expertises –, ils ne permettent nullement à certains acteurs d'en enrôler d'autres, et les qualités des témoins, des enquêteurs, des soucoupes elles-mêmes s'en trouvent profondément modifiées. A aucun moment, les acteurs suivants ne viennent simplement s'ajouter aux précédents pour poursuivre la tâche amorcée; toujours ils viennent s'emparer du travail fait pour le faire circuler ailleurs, le retraduire complètement, dans le cadre de leurs buts propres. Arnold a beau se lamenter à Boise, personne ne l'écoute à Washington DC, dans le bureau d'Edgar J. Hoover, ou à Wright Field, dans les locaux du *Project Sign*. Mieux, il n'est plus à ce moment-là qu'un des éléments du récit que l'on jauge comme les soucoupes. Arnold existe-t-il comme bon patriote, se demande-t-on, ou est-il un de ces activistes anti-Américains ? Les soucoupes sont-elles des machines volantes ou le résultat d'hallucinations collectives ? De même, l'astronome Hynek n'envisage pas un instant qu'il puisse envoyer copie de son expertise à Arnold pour en discuter avec lui [79]. Chaque fois que le débat s'amorce ailleurs, la liste des acteurs est nouvelle. L'Arnoldie, pour employer une métaphore, est souvent vue comme une Inde fabuleuse peuplée de monstres par nos modernes Jean de Mandeville-sociologues. Il me semble plutôt, d'une part, que les monstres soucoupiques, comme leurs cousins médiévaux, ne résistent pas à la multiplication des voyages aux Indes et, d'autre part, que ces Indes-là affectent plutôt la forme d'un archipel. Selon la marée, des isthmes se forment qui disparaissent aussitôt. Les contacts sont rares. Aussi, une solution aux soucoupes trouvée par l'armée n'en est plus une dès qu'elle – et quand elle – arrive à Boise, et vice versa.

On voit donc le danger qu'il y a à lier entre eux des éléments, des acteurs qui ne le sont pas au moment dont il est traité : on obtient un tableau des événements qui ne correspond nullement au tableau réel. Partant, on ne rend pas compte de la controverse, on n'explique pas les particularités du débat. Simplement, on le prolonge. Bref, on rate le pari de faire une sociologie du paranormal. Faire des ovnis un « mythe moderne » ou y voir le « plus grand problème scientifique du XX[e] siècle » fait peut-être avancer le sujet, pas son anthropologie.

Pierre LAGRANGE
Centre de sociologie de l'innovation
École nationale supérieure des mines, Paris

APPENDICE

Une anecdote supplémentaire. J'aurais pu introduire un peu plus de complexité dans l'analyse. En effet, au sein de certaines commissions d'expertises, l'hypothèse de l'arme secrète américaine ou russe a connu un certain avenir. Ainsi, en décembre 1948, un rapport « Top Secret » de l'Air Intelligence (groupe qui dépendait du Directorate of Intelligence – USAF – et de l'Office of Naval Intelligence) envisage très sérieusement cette hypothèse. Auscultons rapidement ce document qui « contient des informations concernant la défense nationale des États-Unis » et dont la « transmission ou révélation de son contenu sous quelque forme que ce soit à une personne non autorisée est interdite par la loi »; il « examine les modèles de comportement des " soucoupes volantes " [...] et [...] tire des conclusions quant à la possibilité de leur existence ». Le document insiste tout d'abord sur les qualités d'un certain nombre de témoins (des pilotes civils et militaires, des météorologues, etc.). Les rédacteurs mettent ensuite un peu d'*ordre* dans la quincaillerie rapportée. Ils distinguent trois catégories d'objets vus : « (1) en forme de disque, (2) en forme de cigare ou (3) de boule de feu ». Mais ils précisent qu'il n'y a peut-être qu'un type d'objet, les différences pouvant s'expliquer par des « variations des conditions de visibilité et des différences d'angle de vue au moment où les objets ont été vus ». Enfin, « il semble que des objets ont été vus », et la suite du rapport envisage deux hypothèses : les engins sont américains ou russes. Dans les deux cas, les auteurs du rapport pensent qu'il peut s'agir d'ailes volantes, telles celles développées par la compagnie Northrop. Afin de permettre d'avancer et « puisque l'Air Force est responsable du contrôle aérien dans le cadre de la défense des États-Unis », le document considère qu' « il est impératif que toutes les autres agences coopèrent en confirmant ou infirmant la possibilité que ces objets puissent avoir une origine

domestique ». Pour ce qui est de l'hypothèse soviétique, le rapport établit que « les Soviétiques possèdent des informations sur de nombreux engins allemands de type aile volante », puisqu'ils utilisent le « Dr Guenther Bock qui, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, était chargé du programme des ailes volantes en Allemagne ». Lequel docteur semble jouir d'une « reconnaissance personnelle » qui suggère de sa part des « réalisations satisfaisantes aux yeux de l'URSS ». « Les engins [de type aile volante] soviétiques [...], propose le rapport, pourraient atteindre des vitesses proches des vitesses transsoniques attribuées à certains des objets volants [c'est-à-dire des soucoupes]. » Les rédacteurs envisagent même la possibilité que les Russes aient mis au point des « moyens de propulsion utilisant l'énergie atomique ». Quatre raisons pourraient pousser les Soviétiques à envoyer leurs engins survoler les États-Unis :

> a. Pour ébranler la confiance des États-Unis dans la bombe atomique en tant qu'arme de guerre la plus avancée et efficace. b. Pour procéder à des missions de reconnaissance photographique. c. Pour tester les défenses aériennes des États-Unis. d. Pour effectuer des vols de reconnaissance au-dessus du territoire US.

Ces possibilités sont ensuite analysées en détail. Citons encore un extrait de la conclusion :

> il faut reconnaître que des objets volants ont été observés, bien que leur origine et leur identification demeurent problématiques. Dans l'intérêt de la défense nationale, il serait imprudent de négliger la possibilité que certains de ces engins puissent être d'origine étrangère [80].

L'existence d'un tel document a de quoi troubler l'analyste : voilà un texte top secret qui semble confirmer ce qu'exprimait notre infortuné témoin dès après son observation. Arnold aurait-il donc eu raison, peut-on se demander, plein de remords ? Mais, une fois encore, cette question ne se pose même pas. Pour deux raisons bien simples : Kenneth Arnold est décédé le 16 janvier 1984 à Seattle; le rapport top secret n° 100-203-79 a été déclassifié le 5 mars 1985 à Washington DC.

NOTES

1. Bill Bequette, communication personnelle, 25 mars 1988. Sur les raisons de cette dépêche, Bill Bequette m'écrivait également : « Le récit fut remis à l'AP selon l'habitude. L'AP est une coopérative et tout journal qui en est membre est tenu de lui remettre ses affaires locales. »

2. Bill Bequette, communication personnelle, 4 mars 1988. Le journaliste ne se souvient pas si le texte de cette dépêche est le sien ou bien s'il avait été revu par des journalistes de l'AP de Portland. « Il a à peu près la longueur du texte que je me souviens d'avoir écrit mais celui que vous avez résulte peut-être d'un travail de réécriture de mon récit par l'AP », m'écrivait-il.

3. Herbert J. Strentz, *A Survey of Press Coverage of Unidentified Flying Objects, 1947-1966*, Ph. D. thesis in journalism, Evanston, Ill., Northwestern University, 1970; rééd. New York, Arcturus Book Service, 1982, p. 24.

4. The Associated Press, « Picture of " 7 Dots " Proves Latest in Flying Disk Case », *Oregon Journal*, Friday, June 27, 1947, p. 8; Tom Caton, « Officials Doubt Story of Phantom Air Fleet », *The Oregonian*, Friday, June 27, 1947, p. 1; Bill Bequette, « Experts Reach Deep into Bag to Explain " Flying Discs " », *East Oregonian*, June 28, 1947, p. 1. Pour d'autres explications, voir Ted Bloecher, *Report on the UFO Wave of 1947*, Washington DC, The Author, 1967, p. I-5 et I-6. Le premier article de psychologie paru dans la presse universitaire semble être celui de Herbert Hackett « The Flying Saucer : a Manufactured Concept », *Sociology and Social Research*, vol. 32, 1948, p. 869-873.

5. Les premiers groupes furent, aux États-Unis, l'Aerial Phenomena Research Organization (APRO), fondée en janvier 1952; le National Investigation Committee on Aerial Phenomena (NICAP), fondé en octobre 1956; tandis qu'en Europe était fondée dès 1951, à Londres et à Paris, la Commission internationale d'enquête Ouranos.

6. Pour une revue de ces articles et une critique de leur méthodologie, voir Françoise Askevis-Leherpeux, « Les corrélats de la superstition », *Archives de sciences sociales des religions*, vol. 45, n° 1, 1978, p. 165-176.

7. John Keel, « The Flying Saucer Subculture », *Journal of Popular Culture*, vol. 8, n° 4, Spring 1975, p. 871-896 (pour le passage cité ici, cf. p. 887; c'est moi qui souligne).

8. Thomas E. Bullard, « Folklore Scholarship and UFO Reality », *International UFO Reporter*, vol. 13, n° 4, July-August 1988, p. 9-13.

9. De UFO : Unidentified Flying Object, équivalent anglais de ovni.

10. Le premier ouvrage ufologique paru liant soucoupes et folklore est celui de Jacques Vallée, *Passport to Magonia, From Folklore to Flying Saucers*. Chicago, Henry Regnery, 1969 (trad. fr. *Chroniques des apparitions extraterrestres*, Paris, Denoël, 1972).

11. Linda Degh, « The " Belief Legend " in Modern Society : Form, Function, and Relationship to Other Genres », *in* Wayland D. Hand (éd.), *American Folk Legend, a Symposium*, Berkeley, Ca., University of California Press, 1971, p. 55-68. Carl Gustav Jung, *Un mythe moderne. Des « signes du ciel »*, Paris, Gallimard, 1961, 316 p.

12. Linda Degh, « UFOs and How Folklorists Should Look at Them », *Fabula*, vol. 18, n° 3/4, 1977, p. 242-248.

13. Thomas E. Bullard, « Folklore Scholarship an UFO Reality », art. cité, p. 9. Bullard a lui-même consacré sa thèse, effectuée sous la direction de Linda Degh, à une mise en perspective des ovnis avec les thèmes du folklore fantastique. Voir Thomas E. Bullard, *Mysteries in the Eye of the Beholder : UFOs and Their Folkloric Theme Past and Present*, Ph. D. Thesis, Indiana University, 1982, Ann Arbor, Mi., University Microfilms International, XI-594 p.

14. J.-N. Kapferer, *Rumeurs. Le plus vieux média du monde*, Paris, Éd. du Seuil, 1987.

15. Michel de Certeau, Dominique Julia et Jacques Revel, « La beauté du mort », texte repris *in* M. de Certeau, *La Culture au pluriel*, Paris, Christian Bourgois, 1980, p. 49-80 (1re éd. UGE, 1974).

16. David J. Hufford, « Humanoids and Anomalous Lights : Taxonomic and Epistemological Problems », *Fabula*, vol. 18, n° 3/4, 1977, p. 234-241 (ici, p. 234).

17. Robin Horton, « African Thought and Western Science », *in* Bryan R. Wilson (éd.), *Rationality*, Oxford, Basic Blackwell, 1970, p. 131-171; « Tradition and Modernity Revisited », *in* Martin Hollis et Steven Lukes (éd.), *Rationality and Relativism*, Cambridge, Mass., The MIT Press, 1982, p. 201-260.

18. Jack Goody, *La Raison graphique, la domestication de la pensée sauvage*, Paris, Éd. de Minuit, 1979.

19. Gillian Bennett, *Traditions of Belief. Women and the Supernatural*, London, Penguin Books, 1987, p. 15-16.

20. D.J. Hufford, « Humanoids and Anomalous Lights : Taxonomic and Epistemological Problems », art. cité, p. 238.

21. *Ibid.*; c'est moi qui souligne.

22. Sur cette question de la possibilité d'une anthropologie conjuguée des ethno-savoirs et des savoirs, voir Bruno Latour, « Comment redistribuer le Grand Partage? », *Revue de synthèse*, vol. 104, avril-juin 1983, p. 203-236, et, du même auteur, *La Science en action*, Paris, La Découverte, 1989, particulièrement le chapitre 5.

23. David J. Hufford, *The Terror that Comes in the Night. An Experience-Centered Study of Supernatural Assault Traditions*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1982; « Traditions of Disbelief », *New York Folklore* vol. 8, n° 3-4, 1982, p. 47-55; « Reason, Rethoric, and Religion : Academic Versus Scientific Belief », *New York Folklore*, vol. 11, n° 1-4, 1985, p. 177-194. Voir aussi G. Bennett, *Traditions of Belief*, *op. cit.*

24. Carlo Ginzburg, *Le Fromage et les Vers, l'univers d'un meunier du xvf siècle*, Paris, Flammarion, 1980.

25. On trouve par ailleurs souvent, surtout en France, cette dévalorisation *a priori* des savoirs dits « populaires » que Ginzburg discerne également chez les historiens : « Trop souvent des idées et des croyances originales sont considérées, par définition, comme produites par des classes supérieures, et leur diffusion parmi les classes subalternes comme un fait mécanique d'intérêt médiocre ou nul : tout au plus relève-t-on avec suffisance la " dégradation " ou la " déformation " subie par ces idées et ces croyances, au cours de leur transmission » (*Le Fromage et les Vers, op. cit.*, p. 9). L'ouvrage, par ailleurs très documenté, de Jean-Noël Kapferer et Bernard Dubois, *Échec à la science, la survivance des mythes chez les Français* (Paris, Nouvelles Éditions rationalistes, 1981) me semble parfaitement illustrer, sur un exemple contemporain, cette attitude.

26. Harry Collins et Trevor Pinch, « The Construction of the Paranormal : Nothing Unscientific Is Happening », *in* Roy Wallis (éd.), *On the Margins of Science : the Social Construction of Rejected Knowledge*, Keele, University of Keele (*Social Review Monograph*, 27), 1979, p. 237-270 (trad. fr., « En parapsychologie, rien ne se passe qui ne soit scientifique... », *in* Michel Callon et Bruno Latour (éd.), *La Science telle qu'elle se fait*, Paris, Pandore, 1982, p. 249-289); des mêmes auteurs, on peut consulter *Frames of Meaning. The Social Construction of Extraordinary Science*, London, Routledge et Kegan Paul, 1982.

27. Cette image est bien sûr à relativiser. De nombreux témoins d'ovnis sont aussi des scientifiques, ce qui permet une fois de plus de remarquer qu'il est dans les faits impossible de tracer une ligne de démarcation entre diverses catégories, par exemple entre celle des témoins « populaires » et celle des experts « scientifiques ».

28. Kenneth Arnold [*Rapport à Wright Field, Dayton, Ohio*], juillet 1947, 9 p.

29. Kenneth Arnold, *Some Life Data on Kenneth Arnold*, juillet 1947, 3 p. J'ai découvert, grâce à l'obligeance de George M. Eberhart et de Mark Rodeghier, une copie de ce document ainsi que du précédent (voir n. 28), dans les archives de l'astronome J. Allen Hynek (voir *infra* dans le texte) conservées au Center for UFO Studies de Chicago. Ces documents, ainsi que la copie d'une lettre adressée par Kenneth Arnold au commandement général de la base de Wright Field et datée du 12 juillet 1947, viennent, semble-t-il, des archives du *Project Blue Book* (le programme d'étude des ovnis de l'armée américaine entre mars 1952 et 1966).

30. Kenneth Arnold, *Some Life Data...*, *op. cit.*, p. 2.

31. *Ibid.*

32. *Ibid.*

33. *Ibid.*, p. 2-3.

34. Kenneth Arnold [*Rapport à Wright Field...*], *op. cit.*, p. 2.

35. *Ibid.*, p. 3.

36. *Ibid.*, p. 5.

37. *Ibid.*, p. 4.

38. *Ibid.*, p. 8.

39. *Ibid.*, p. 6-7. Les passages entre parenthèses correspondent à des rajouts manuscrits d'Arnold.

40. L'année précédente, lorsqu'on avait rapporté l'observation de « fusées fantômes » au-dessus de la Suède, les gouvernants avaient pris la chose au sérieux et avaient effectivement utilisé leurs radars dans le but de les suivre. Mieux : envisageant une action des Russes, les Américains avaient dépêché sur place, pour conseiller les autorités suédoises, le lieutenant-général James Doolittle qualifié par les reporters comme l' « expert le plus réputé des États-Unis en matière de bombardement à longue distance » (voir « Swedes Use Radar in Fight on Missiles », *The New York Times*, August 13, 1946, p. 4).

41. *Santa Maria Times* (UP), July 3, 1947. Cité par Loren Gross, *Charles Fort, the Fortean Society & Unidentified Flying Objects*, Fremont, Ca., The Author, 1976, p. 82.

42. Office Memorandum du SAC de Butte au directeur du FBI, July 3, 1947 (le sigle SAC signifie *special agent in charge*). Les noms entre crochets correspondent à mes reconstitutions de l'identité des protagonistes. En effet, lorsque les documents officiels sur les ovnis ont été rendus publics il y a quelques années, sous la pression de sociétés ufologiques américaines, les noms de la plupart des personnes ont été masqués à l'encre.

43. *Ibid.*

44. Office Memorandum de K. C. Howe à D. M. Ladd, July 7, 1947.

45. Office Memorandum du SAC de New Heaven au directeur du FBI, July 18, 1947.

46. Office Memorandum de E. G. Fitch à D. M. Ladd (assistant directeur du FBI), July 10, 1947, p. 1. Reproduit *in* Lawrence Fawcett et Barry J. Greenwood, *Clear Intent. The Government Coverup of the UFO Experience*, Englewood Cliffs, N. J., Prentice-Hall, 1984, p. 148.

47. *Ibid.*

48. Voir les conditions posées par Ladd et Hoover notées en *addendum* à l'Office Memorandum du 7 juillet 1947, *op. cit.*, p. 2, ainsi que les réponses apportées par Schulgen dans Office Memorandum de E.G. Fitch à D.M. Ladd, July 24, 1947.

49. « Flying Discs », *Bureau Bulletin*, n° 42, July 30, 1947. Reproduit *in* L. Fawcett et B.J. Greenwood, *Clear Intent*, *op. cit.*, p. 150.

50. Kenneth Arnold et Ray Palmer, *The Coming of the Saucers : a Documentary Report on Sky Objects that Have Mystified the World*, Boise, Id. & Amherst, Wi, The Authors, 1952, p. 21.

51. *Ibid.*, p. 21-22.

52. Sur les circonstances de cette rencontre et le contenu de l'observation de Smith, voir *ibid.*, p. 17-19.

53. *Ibid.*, p. 22.

54. *Ibid.*

55. *Ibid.*

56. Voir le rapport de David N. Johnson (adressé aux Renseignements militaires le 12 juillet) *in* B. Steiger (éd.), *Project Blue Book*, New York, Ballantine Books, 1976, p. 37-43, ainsi que Dave Johnson, « Flying Reporter Finally Sights Black, Darting Disc High Over Boise », *The Idaho Daily Statesman*, Thursday July 10, 1947, p. 1, 6.

57. K. Arnold et R. Palmer, *The Coming of the Saucers, op. cit.*, p. 22.

58. *Ibid.*

59. *Ibid.*, p. 23.

60. *Ibid.*

61. Frank M. Brown, *Memorandum for the Officer in Charge* [sur David N. Johnson], July 16, 1947. Cité *in* B. Steiger (éd.), *Project Blue Book, op. cit.*, p. 36.

62. *Ibid.*, p. 36-37.

63. Frank M. Brown, *Memorandum for the Officer in Charge* [sur Kenneth Arnold], July 16, 1947.

64. *Ibid.*

65. *Ibid.*

66. « Letter from General N. F. Twining to Commanding General, Army Air Forces 23 September 1947 », reproduite *in* Edward U. Condon (dir.), *Scientific Study of Unidentified Flying Objects*, New York, E. P. Dutton & Co., Inc., in association with Colorado Associated University Press, 1969, p. 894-895.

67. « Directive – Major General L. C. Craigie to Commanding General Wright Field

(Wright-Patterson AFB) – Disposition and Security for Project " SIGN ", Dated 30 December 1947 », reproduite *in* Edward U. Condon (dir.), *Scientific Study of Unidentified Flying Objects, op. cit.*, p. 896-897.

68. *Ibid.*, p. 896.

69. David M. Jacobs, *The UFO Controversy in America*, Bloomington, Indiana University Press, 1975, p. 44.

70. J. Allen Hynek, *Nouveau Rapport sur les OVNI*, Paris, Belfond, 1979, p. 15.

71. J. Allen Hynek, *Les Objets volants non identifiés, mythe ou réalité ?*, Paris, Belfond, 1974, p. 15. Voir également J. Allen Hynek et Jacques Vallée, *The Edge of Reality. A Progress Report on Unidentified Flying Objects*, Chicago, Henry Regnery, 1975, p. VIII-X (trad. fr., *Aux limites de la réalité*, Paris, Albin Michel, 1978, p. 10-12).

72. B. Steiger (éd.), *Project Blue Book, op. cit.*, p. 34.

73. *Ibid.*, p. 35-36.

74. « UFO Sighting, Mt Rainier, Washington, 24 June 1947 » (document non référencé localisé aux archives du Center for UFO Studies de Chicago provenant sans doute, comme ceux cités n. 28 et 29, des dossiers du *Blue Book*). Cette explication, ainsi que la thèse des avions, sont rapportées toutes deux par le lieutenant-colonel Lawrence J. Tacker dans son ouvrage *Flying Saucers and the US Air Force*, Princeton, N.J., D. Van Nostrand Company, 1960, p. 14-15, 58.

75. Ted Bloecher, *Report on the UFO Wave of 1947, op. cit.*, p. 1-3 *a.*

76. National Military Establishment Office of Public Information (Washington 25, DC), *Memorandum to the Press n° 26-49*, 27 April 1949, 22 p.

77. L'attitude habituelle est de considérer que, dès qu'il y a bricolage, facteurs sociaux, l'irrationalité revient au galop. Dès lors, détailler les façons dont on construit ou déconstruit un phénomène ou un adversaire apparaît toujours comme une procédure de liquidation du problème et est souvent utilisé comme telle.

78. J'emprunte la notion de symétrie à la sociologie des sciences. Voir David Bloor, *Sociologie de la logique*, Paris, Pandore, 1983, chap. 1, et, pour une version remaniée de cette notion, Michel Callon, « Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *L'Année sociologique*, vol. 36, 1986, p. 179-208.

79. Ce n'est, à ma connaissance, qu'en juin 1977 que finalement les deux hommes se rencontreront, mais ils auront chacun fait entre-temps du chemin. Arnold sera devenu une figure de légende parmi les ufologues (en tant que « premier » témoin, pas en tant qu'expert sur le sujet) : Hynek sera, lui, devenu tête de file de l'ufologie. Je ne sais ce que leur discussion a donné, notamment si Hynek a changé ses vues. Mais lorsque paraît, en décembre de la même année, le second ouvrage de Hynek sur le sujet, l'explication de 1948 sert encore pour le cas (*Nouveau Rapport sur les OVNI, op. cit.*, p. 98-99).

80. Voici les références de ce document ici extrêmement résumé : Air Intelligence Division Study No. 203, Directorate of Intelligence and Office of Naval Intelligence, *Analysis of Flying Object Incidents in the US*, Air Intelligence Report No. 100-203-79, Washington DC, December 10, 1948, p. I-16.